

HISTORIQUE
des
Troupes Territoriales en Belgique
en 1914

GROUPEMENT CLOOTEN
(Gardes civiques, Gendarmerie, Corps de Volontaires)

H. MARCHANT /1936/37
Lieutenant Colonel. Breveté d'Etat Major
Ex-adjoint du Lieutenant-Général Clooten



Capitaine-Commandant Puck CHAUDOIR,
commandant l'escadron de la garde à cheval de Liège.

E) L'ESCADRON DE LA GARDE A CHEVAL DE LIEGE

Dans un remarquable petit ouvrage de 200 pages, « Campagne de la Garde à Cheval de Liège » (2), que toute la jeunesse belge devrait avoir lu, le Commandant Chaudoir a raconté lui-même l'odyssée de cette bande de 3 douzaines de cavaliers qui eurent pendant les 2 premiers mois de la guerre des aventures dignes des héros d'Alexandre Dumas.

L'escadron était formé par des bourgeois de Liège, rentiers, industriels, ingénieurs, mais qui, tous, avaient l'âme des Franchimontois. D'une audace incroyable, suivant aveuglément leur chef partout, endurants, tous

(1) Voir croquis d'ensemble.

(2) Edition J. Lebègue et Cie. 1919.

excellents tireurs, ils devaient rendre au Général Clooten les plus grands services pendant les six semaines qu'ils servirent sous ses ordres et être pour l'Allemand un adversaire terrible. En une semaine, ils firent en prisonniers le double de leur effectif.

Si la vie en campagne était dure pour la garde civique, elle l'était particulièrement pour la cavalerie.

La garde civique à cheval, en effet, ne comptait que des volontaires qui s'engageaient en paix et en guerre à acheter et entretenir à leurs frais leur équipement, leur harnachement, leurs chevaux. Elle ne comprenait donc que des hommes jouissant d'une certaine fortune et disposant en temps de paix de domestiques.

Mais aussitôt mobilisés, ils devaient tout faire eux-mêmes : soigner leurs chevaux, les panser, les nourrir, les abreuver, nettoyer les écuries, astiquer le fournement, nettoyer les armes, en un mot faire toutes les corvées militaires. En outre, ils étaient en route tous les jours à la première heure et partaient pour de longues randonnées. Ils n'y eussent pas résisté, tous leurs chevaux étant bientôt fourbus, s'ils n'avaient eu pour les remplacer ceux qu'ils prenaient à l'ennemi. Ils disposaient aussi de quelques automobiles dont ils se servirent souvent pour leurs opérations.

Eux non plus ne récriminaient jamais et, pratiquant sur une large échelle le système D, ils pourvoyaient à tous leurs besoins sans se préoccuper de la sacro-sainte voie hiérarchique. Enfin, la bonne et saine gaîté liégeoise dominait leurs ennuis, leurs misères, leurs dangers et c'est en chantant les cramignons liégeois, « Lehim plorer », « Pov Maw », qu'ils rejoignaient le soir leur cantonnement, satisfaits d'avoir consciencieusement démolé du boche. Leur dialecte et le colback de fourrure que, par coquetterie, ils ne cessèrent de porter, leur valut d'être souvent pris par les populations flamandes pour des cosaques et aussi de recevoir des balles de nos propres troupes qui croyaient voir des hussards de la mori.

Cette vaillante troupe était commandée par un non moins vaillant chef, le Commandant Puck Chaudoir.

Patriote dans l'âme, il ne rêvait depuis son enfance que d'être soldat et de défendre son pays. Entré 2^e à l'École militaire sur 3 à 400 candidats, il devait après trois ans de vains efforts renoncer à sa carrière, à cause de son état de santé. Il en fut désespéré.

Pour se distraire et se consoler, il résolut de faire le tour du monde et traversa l'Afrique du Cap à Tunis et de Tanger à Port-Saïd, puis toute l'Asie de Ceylan à Tokio, à cheval, en litière, à dos de chameau ou de mule, en sampang, mais le plus souvent à pied. À cette époque (c'était vers 1900), on n'imaginait pas encore les autos à chenilles.

Puis, comme il avait une jolie plume dans sa giberne, il écrivit d'un style alerte et imagé les relations de ses randonnées à travers le vaste monde. C'est un très intéressant ouvrage.

Mais tout cela était insuffisant pour ses besoins d'activité : il imagina donc de créer, de ses deniers, un corps de sapeurs-pompiers dans le village mosan ou ardennais où ses parents possédaient une propriété. Faute

d'incendies, le dimanche matin il tirait son grand sabre et faisait évoluer ses 4 pelés et ses 2 tondues sur la place du patelin. Bien entendu, il s'affilia à la Fédération Internationale des Pompiers, ce qui lui donna l'occasion d'aller chaque année représenter nos « Firemen » à des congrès, à l'un des coins de l'Europe, et de satisfaire ainsi sa bougeotte.

Enfin, quelques années avant la guerre, il se fit élire Commandant de la garde civique à cheval de Liège et, à partir de ce moment, l'escadron sut que la préparation à la guerre ne consistait pas essentiellement en parties fines le dimanche dans les guinguettes des bords de la Meuse. Comme le dit lui-même Chaudoir dans ses souvenirs, en temps de paix, « ils envoyaient à chaque prise d'armes leur Commandant aux cent mille diables ». Mais dès le mois d'août 1914, ils allaient montrer ce qu'ils étaient réellement : « Cœurs d'or, âmes droites et énergiques, dignes fils de la cité ardente. »

De cette bande de « rouspéteurs », de « mauvaises têtes de Liégeois » (c'est toujours Chaudoir qui parle), mais unis par la plus franche camaraderie, dévoués à leur chef jusqu'à la mort, ignorant la peur, infatigables, tireurs d'élite parce que fervents de la chasse et du tir aux pigeons, Chaudoir allait faire une troupe qui ne le cédait pas à la meilleure unité de n'importe quelle armée. On en jugera.

Mais le chef était bien l'homme le plus bizarre que l'on put voir : d'aspect plutôt maladif, teint pâle, ayant presque toujours l'air souffrant ou mélancolique, mais ardent à chasser le boche, comme il aurait fait du sanglier en forêt ou du lapin en plaine, il y va avec frénésie, à cheval dès la première heure du jour, ou souvent en auto quand ses forces le trahissent, d'ailleurs hardi jusqu'à la témérité.

Quand on lui donnait des instructions, il avait l'air d'être ailleurs, de ne pas écouter; il ne demandait jamais d'explications, mais on pouvait être sûr qu'il avait tout compris, que les ordres seraient exécutés avec intelligence et même au delà, car, comme le « Flambeau » de Rostand, il lui fallait toujours faire « du luxe ».

Plutôt timide, au point que quand le Général le félicitait, et c'était souvent, « il avait l'air un peu plus honteux que d'habitude », comme dit Mme de Sévigné en parlant de Turenne.

On pouvait aussi dire de lui ce qu'on disait de Marceau, « qu'il était aussi généreux envers ses ennemis, qu'il était ardent à les combattre ». En voici des exemples :

Le 26 septembre, à Ombergen, il trouve un Allemand blessé, mourant, qui écrit un suprême adieu à sa femme et ses trois enfants, et qui n'a pas la force de le terminer. La lettre est touchante : elle dit qu'il est abominable d'apporter en Belgique la ruine et la mort dans des foyers pareils au sien. Chaudoir, qui connaît parfaitement l'allemand, prend le crayon dans la main défaillante et termine la lettre, en disant à celle qui sera bientôt veuve que son mari est mort en soldat et que sa dernière pensée a été pour elle et ses chers petits. Puis il promet à l'agonisant de faire l'impossible pour que le message parvienne à destination.

Peu après, il fait un prisonnier à Houthem-Saint-Liévin, l'amène au pensionnat de jeunes filles où l'escadron cantonne et l'enferme dans le bureau de la Mère Supérieure. Mais celle-ci effrayée lui dit : « Ne pourriez-vous pas prendre ce méchant homme avec vous ? Mes Sœurs ont si peur de lui. »

« Pour calmer les craintes des bonnes Sœurs, écrit Chaudoir, j'invite le boche à s'asseoir parmi nous devant les piles de tartines, les pots de confitures, les tasses de café fumant. Il n'en revient pas.

« Le fait de voir mes éclatantes soutaches d'argent voisiner les humbles passe-poils des cavaliers, de nous entendre causer familièrement, de constater que les plats circulent à la ronde sans tenir compte de la hiérarchie le remplit de stupeur.

« Un officier mêlé à ses hommes, vit-on jamais sacrilège pareil ?

« Malgré sa faim, il reste la bouche vide : les morceaux ne passent pas.

« Et voilà que ses voisins lui passent les plats à lui, le prisonnier, qu'on lui verse à boire ! Serait-il mort à la bataille et au paradis des soldats ?

« Dans sa lourde caboche, propre à recevoir les coups de ses supérieurs, à travers son crâne épais, bourré d'histoires où les Belges crèvent les yeux de leurs prisonniers, une lueur commence à filtrer. Son âme d'esclave vil aperçoit des horizons insoupçonnés.

« Il s'informe et ne cache pas son admiration pour une méthode qu'on n'inculque pas à coups de botte et de plats de sabre. Bientôt remis de son émoi, il mange comme quatre et boit comme six.

« Après le repas, il attend patiemment qu'on l'enferme dans quelque noir cachot.

« Aussi, quand nous l'invitons à nous accompagner dans le dortoir blanc et que nous lui indiquons un bon lit, il reste en position, ne pouvant croire à tant de bonheur.

« Il faut que je lui donne l'ordre impératif d'ôter ses bottes et de se coucher. »

Le lendemain, quand l'escadron se lève pour courir à de nouveaux exploits, il trouve les chevaux tout harnachés, prêts à être montés.

C'est le prisonnier reconnaissant qui, debout avant l'aube, les a sellés après leur avoir donné l'avoine et l'eau.

Le 4 octobre, à Edelaere, après un combat, Chaudoir voit un rassemblement sur la place, il s'approche et aperçoit au milieu de la foule un Allemand blessé qui achève de mourir, ce sont ses derniers hoquets. La foule, des jeunes gens pour la plupart, s'amuse de cette agonie et s'en moque. Alors Chaudoir bondit indigné et les chasse, en leur criant : « Laissez ce soldat mourir en paix, vous qui n'êtes même pas capables de vous battre pour votre pays comme lui ! »

Puis il fait porter le blessé dans une grange et met une sentinelle

devant la porte, pour protéger, contre les moqueries et les injures, les derniers râles du mourant.

Ce qui caractérisait aussi Chaudoir, c'est la chance inouïe qui lui fit traverser les pires dangers sans le moindre dommage. Un jour, il vint au Q. G. le colback percé de 2 balles; une autre fois, il avait eu le ceinturon éraflé, la cartouchière arrachée; dans une troisième bagarre, une balle avait fait éclater ses jumelles dans sa main, tandis que ses bottes étaient trouées par deux projectiles. Mais lui-même n'eut jamais une égratignure.

Dès le 1^{er} août, le Commandant Chaudoir organise son escadron et se met à la disposition du Général Leman, qui le place sous les ordres du Major Collyns chargé de défendre le passage de la Meuse à Visé. Il reçoit la mission de **garder** les ponts du canal de Maestricht et le gué de Lixhe.

Notons qu'à ce moment, l'escadron n'a pas encore de carabines, il ne dispose que d'une vieille pétoire dénommée revolver Nagant et d'une sorte de rapière analogue à celle avec laquelle, 3 siècles auparavant, d'Artagnan abordait le pont de Meung-sur-Loire. Ainsi équipée, la garde à cheval de Liège assiste au combat de Visé qui dure une demi-journée et est ensuite chargée de **protéger** la retraite du bataillon Collyns contre un adversaire qui disposait (et usait copieusement) des 3 armes.

Enfin, il s'en tire avec 2 hommes et quelques chevaux blessés et suit le bataillon d'infanterie jusque Vivegnis.

Le 5, reconnaissance en amont de Liège jusque Nandrin et retour difficile dans les bois la nuit, mais Chaudoir connaît les moindres sentiers (avantage qu'a la garde civique d'opérer dans son pays).

Le 6, la III^e D. A. bat en retraite, la garde civique est licenciée, mais Chaudoir n'entend pas de cette oreille et l'escadron, enfin armé de carabines, rejoint l'armée de campagne dont il suit les destinées jusqu'à Anvers, où il reste jusqu'au 30 août, date à laquelle il est mis à la disposition du Général Clouten.

Le 31, étant à Melle, qu'il doit occuper et éventuellement défendre, Chaudoir apprend que l'ennemi est signalé vers Alost. Avec 5 de ses cavaliers, il se porte dans cette direction en auto. Arrivé à 3 kilomètres d'Hekelgem, il est prévenu par un facteur des postes que le village est occupé.

L'auto s'avance lentement, sans bruit, jusqu'aux premières maisons, Chaudoir en descend et s'avance seul, 2 hommes doivent le suivre respectivement à 100 et 200 mètres, les 3 autres restent à l'auto.

La nuit commence à tomber.

Dans une maison, dont la porte est ouverte, sont cinq soldats allemands armés qui achètent du tabac. Chaudoir qui a sa carabine armée à la main (il l'aura toujours dans ses reconnaissances) les met en joue et crie : « Hande auf ! » Quatre Allemands obéissent, le cinquième épaulé son arme. Mais à ce moment surgit un des cavaliers (Dartois) qui suivait

Chaudoir, il pointe à son tour sa carabine et crie : « Keine Dumheit oder sie sind tot ! » Tous se rendent et remettent leurs armes.

Le soir, le Q. G. du Général Clooten recevait 5 soldats du 162^e régiment hanséatique de Lubeck.

Le 2 septembre, sur l'ordre du Général, 2 reconnaissances sont poussées : l'une de 20 cavaliers vers Eldergem, la seconde (Chaudoir et 9 hommes dans 2 autos) vers Alost-Hekelgem-Assche. A Assche-Ter-Heide, des paysans interrogés disent que le hameau est libre : les autos y pénètrent à petite allure et quand elles arrivent au milieu, des coups de feu partent de tous côtés des maisons. Dès les premières détonations, sur l'ordre de Chaudoir les cavaliers sautent des autos, se tapissent dans les fossés et derrière les arbres. Mais l'ennemi est invisible. Il faut sauver les autos qui sont criblées de balles; froidement les conducteurs y retournent et font marche arrière. L'un d'eux (Grégoire) est mortellement atteint. Chaudoir ordonne à ses hommes de rejoindre les autos et de filer; ils s'éloignent emportant un des leurs gravement blessé (Bouhon). Chaudoir reste seul avec Dartois, ils font des prodiges pour emporter Grégoire, mais celui-ci leur dit d'une voix éteinte : « Non, laissez-moi. Je ne puis plus. Vive la Belgique ! »

« Alors, écrit Chaudoir, nous traînons le corps inerte, que secouent de grands frissons horribles, à travers la haie.

« Comme les Allemands approchent et ne sont plus qu'à une cinquantaine de mètres, Dartois leur fait face et brûle ses dernières cartouches. Grâce à cet instant de répit, je frappe à la porte de la maison voisine et dépose sur le seuil le corps sanglant de notre héroïque camarade.

« Les râles et les frissons ont cessé : il entre dans le grand mystère de la mort.

« — Commandant, il n'y a plus rien à faire. Filons ou nous allons être pris.

« Sautant les haies, enjambant les clôtures, traversant les cours et les jardins, nous nous glissons d'habitation en habitation. Nous entendons les cris rauques des ennemis à notre poursuite. Néanmoins, les gagnant de vitesse, nous atteignons le bout du village. Nous y trouvons Coumans, qui courageusement est revenu sur ses pas pour nous porter secours.

« Une charrette de maraîchère attelée d'un âne est sur la route. Nous y sautons et quittons Assche-ter-Heide poursuivis par les balles qui encadrent notre équipage. Enfin, nous sommes hors de portée.

« Un immense chagrin nous étreint, une honte nous vient d'avoir dû laisser aux mains des Allemands le corps de notre pauvre ami. A Hekelgem, nous rencontrons des cyclistes de la garde civique de Bruxelles. Ayant entendu la fusillade, ils accourent, mais leur petit nombre leur interdit toute offensive afin de reprendre le village, que l'ennemi doit occuper maintenant en force.

» Sur la route que nous venons de suivre, une auto pointe et grandit.
» Déjà le doigt sur la détente, on va ouvrir le feu, quand on s'aperçoit
» qu'elle porte le drapeau blanc barré de la Croix de Genève.

» Deux hommes, deux Belges, la montent.

» — Vous venez d'Assche-ter-Heide ?

» — Oui, nous y avons été arrêtés par les Allemands qui ont
» demandé si l'un de nous était médecin pour soigner leurs blessés. Il y
» en avaient trois sur une charrette ainsi que trois morts.

» — Un de nos camarades est resté mortellement atteint. Nous voulons
» son corps. Sous le couvert de la Croix-Rouge, allez le chercher. »

L'auto fit demi-tour et ramena le cadavre de Grégoire à l'hôpital d'Alost où les gardes de Liège avaient déjà transporté leur camarade Bouhon.

Le 3 septembre, au cours d'une reconnaissance avec son escadron, Chadoir est prévenu téléphoniquement par la gendarmerie de Grammont de ce qu'il y a 5 Allemands à cueillir à Frasnes-lez-Buissenal.

C'est ici que se place l'incident raconté plus haut à propos de la mauvaise volonté des habitants à renseigner nos troupes.

Dans cette circonstance, Chadoir montra une fois encore sa générosité. Au moment où il avait arrêté les soldats allemands, ceux-ci étaient en civil, ils étaient en réalité en service d'espionnage, leurs uniformes étaient cachés dans un four. Ils pouvaient donc être considérés comme n'étant pas belligérants et être fusillés. Mais Chadoir leur permit de revêtir leurs tenues et les traita en prisonniers de guerre.

C'étaient 5 hommes du 2^e régiment de Brandebourg.

Le 5, arrestation à Meirelbeke d'un espion bourré de notes et de documents.

Le 7, l'escadron envoie 3 reconnaissances vers Melsen, Munte et Moortzele, avec mission de surveiller particulièrement les moulins à vent. L'Etat-Major du Général Clouten a été, en effet, avisé de ce que les villageois ont reçu l'ordre de l'ennemi de disposer les ailes des moulins de manière qu'il soit prévenu de la présence des troupes belges.

Vers 10 heures, le bataillon de marche du Major Dulier et les chasseurs cyclistes de la garde civique sont aux prises, à Melle, avec des forces très supérieures (avant-garde du corps von Boehm). Le Général Clouten envoie aussitôt l'ordre à Chadoir d'arrêter son escadron à Meirelbeke et de détacher trois postes à la cosaque : 1) au moulin de Lemberge; 2) au mamelon 35, borne 10 de la route Gand-Audenarde; 3) au mamelon 20, S.-O. de Schelderode.

Le poste n° 2 est attaqué et l'un des cavaliers est pris par les Allemands. Chadoir fait rentrer le poste n° 3 devant lequel se trouvent des forces très supérieures. Quant au poste n° 1, il est également aux prises, mais il a une position dominante, bien abritée, qui lui permet de faire subir aux Allemands, s'avancant dans un terrain découvert jusqu'à 1 kilomètre, des pertes tellement importantes que l'ennemi se retire.

Le soir, devant la forte pression du corps von Boehm, le Général Clouten retire toutes ses troupes sur la rive gauche de l'Escaut et la garde à cheval de Liège va cantonner à Ruisselede.

Le 9, à 7 heures du matin, la gendarmerie territoriale signale la présence de 45 cavaliers allemands dans une ferme de Grammene, mais mis en méfiance par les coups de feu des gendarmes qui lui ont tué une sentinelle, l'ennemi se porte vers Deynze pour passer sur la rive droite de la Lys.

Chaudoir conduit son escadron à toute allure à Aersele, puis, le devançant, il file à Deynze en auto avec 3 hommes et s'y cache à la sortie de la ville, derrière un moulin.

L'ennemi traverse la ville en colonne par deux, au pas, la carabine à la selle. Au moment où il débouche, il est accueilli par un feu précis visant particulièrement les chevaux. Quatre de ceux-ci s'abattent, les cavaliers embarrassés dans leurs armes (lance, sabre, mousqueton) et leur harnachement, cherchent à se dégager; le reste de la troupe pris de panique fuit en désordre, sous le feu continu et régulier de 4 carabines maniées avec calme et adresse. Les 4 cavaliers démontés sont faits prisonniers, ainsi que deux autres cueillis un peu plus loin dans la poursuite, en même temps que quelques chevaux galopant sans maître.

Les prisonniers sont du 1^{er} escadron du 8^e régiment de hussards.

Le 10, Chaudoir, en promenade en auto avec son frère et 2 cavaliers, rencontre 2 cyclistes allemands qu'il fait prisonniers. Mais ils sont suivis d'un peloton de uhlans commandé par un officier et contre lequel nos 4 hommes ouvrent le feu. Les uhlans, sans descendre de cheval, ripostent, puis sur le commandement de leur chef se lancent à la charge. Chaudoir abat l'officier de sa main, un uhlan roule à terre et le reste du peloton fait demi-tour.

Pendant ce temps, au cantonnement de Ruisselede, un seul homme, Dartois, avait fait 4 prisonniers. Voici comment : ayant ramené au logement un de ses camarades contusionné par une chute, Dartois s'apprêtait à rentrer les deux chevaux qu'il menait, quand il aperçoit devant lui un peloton de uhlans.

Il lâche ses chevaux, se cache derrière un mur et tire dans le tas. Les Allemands, croyant le village occupé en force, s'enfuient, moins 4 cavaliers qui se rendent avec leurs chevaux.

Tous les prisonniers faits ce jour-là appartenaient au 1^{er} escadron du 8^e uhlans.

Le 16, le Lieutenant Jacques Chaudoir, frère du Commandant Puck Chaudoir, se trouvait avec quelques hommes au pont de Nederzwalm, qu'il était chargé de garder, quand il apprend que 5 cyclistes allemands sont signalés vers Sottegem. Il demande 4 volontaires et part avec eux en auto. Au delà de Leeuwegem, au moment de traverser la voie du chemin de fer vicinal, ils aperçoivent la patrouille ennemie à 300 mètres devant eux. Celle-ci se jette dans une tranchée, nos cavaliers se terrent à leur tour dans le fossé de la voie ferrée.

Et alors commence un duel à mort. Les gardes tirent bien, les Allemands aussi. Ils sont cinq, contre cinq, tous calmes, résolus, inébranlables. Chaque fois que l'un d'eux se découvre si peu soit-il, c'est une fusillade terrible. Et la lutte dure près d'une heure. Un Allemand est tué. Jacques Chaudoir blessé 2 fois, sous l'aisselle et au poignet, s'affaisse; on l'emporte à l'abri pour le panser.

Enfin, un garde, Rasquinet, parvient à se glisser comme un Indien Sioux sur le flanc de l'ennemi et met 2 hommes hors de combat, les 2 derniers se rendent, mais ils ont encore eu le temps de blesser un des nôtres, Lourtie, à mort.

Jacques Chaudoir devait mourir lui-même le 27, après 11 jours d'atroces souffrances, supportées avec un sublime courage, à l'ambulance de l'Hôtel de la Poste à Gand.

Le 22, après une reconnaissance avec l'escadron à Cruyshautem, terme assigné à l'opération par les ordres du Général Clooten, Chaudoir décide de pousser jusqu'à Leuze avec 2 autos et 6 hommes. Il y récolte des renseignements précieux qu'il communique aussitôt par téléphone au Q. G. Mais une bonne femme de Leuze lui dit qu'un soldat anglais, blessé à la bataille de Pommeroeul, se trouve dans une ambulance allemande à Ormeignies. « Vous devriez aller le chercher », dit-elle.

Ormeignies se trouve en Sud d'Ath, en plein territoire occupé. Chaudoir et ses hommes décident de tenter le coup. Mais il leur faut un guide sûr. Un facteur des postes, ancien militaire, s'offre à les conduire, monte dans une des autos et l'on part. L'entreprise, qui ne manque pas d'audace, va d'ailleurs se heurter à bien des difficultés : c'est d'abord un village où des Allemands travaillent à des tranchées et qu'il faut contourner par des chemins de terre. Plus loin, sur la route, on voit s'approcher à vive allure une auto, on n'a que le temps de garer les 2 voitures dans une grange qui se trouve là providentiellement. L'auto qui passe en trombe est pleine d'officiers allemands. Un peu plus tard, c'est une colonne ennemie qui s'avance, il faut filer à travers champs avec les voitures pour gagner le couvert d'un petit bois, qui se trouve à quelques centaines de mètres du chemin. Et l'on revient enfin à la route en traversant un terrain très difficile coupé de haies, de fossés, de talus, de ruisseaux que les autos doivent franchir et voilà enfin Chaudoir et sa bande devant Ormeignies.

Le facteur envoyé en éclaireur revient : « L'Hôpital est important, il est installé dans le château. Deux cents hommes d'infanterie occupent le village, ils travaillent actuellement hors de la localité, mais vont rentrer, c'est leur heure. Il faut faire vite. »

Sans hésiter, les autos foncent jusqu'au château et Chaudoir y pénètre seul, le colback en tête, le revolver au poing. Sœurs, infirmières, médecins, blessés sont stupéfiés.

Chaudoir réclame le soldat anglais, mais le propriétaire du château allègue que les Allemands l'ont rendu responsable de sa garde.

« C'est parfait, dit Chaudoir, je vais vous en donner décharge »,

et il s'installe froidement pour rédiger un reçu en bonne et due forme et par lequel il déclare qu'il a enlevé l'Anglais de force.

Puis, tandis qu'on va chercher le Tommy, il visite tranquillement l'ambulance bondée de soldats du 93^e régiment d'infanterie allemande blessés lors des derniers combats.

Mais un homme accourt : « Vous êtes perdus, les Allemands arrivent. La retraite est coupée. »

« — Vous avez bien une sortie par le parc ?

« — Elle est fermée à clef. »

Ce n'était pas pour arrêter les gardes de Liège, qui l'enfoncent à coups de crosse, traînant l'Anglais qui s' imagine qu'il a affaire à des ennemis et qu'on va le fusiller.

Mais on le tranquillise : « Dont bother; we will explain the thing to you later. »

On rejoint les autos et l'obscurité qui vient favorise la fuite en vitesse jusque Gand, où l'on dépose à l'ambulance de la Poste le private John Harcourt du 1^{er} Middlesex.

Les jours suivants, l'Escadron de Liège poursuit ses reconnaissances. Le 26, il fait encore un prisonnier près d'Hauthem-Saint-Liévin. Le 30, il pousse jusque Tournai et jusque Bouvignies, à 2 kilomètres au Nord de la ville d'Ath, occupée par 5.000 Allemands de toutes armes, et l'une de ses



Le private John HARCOURT,
du 1^{er} Middlessex,
à l'ambulance de l'Hôtel de la Poste à Gand.

patrouilles parvient même à se glisser en rampant entre 2 sentinelles pour constater que le pont sur la Dendre a été détruit par l'ennemi. Le 4 octobre, au pont d'Eyne, il se porte au secours d'une compagnie de volontaires vivement engagée et, par son intervention en flanc, oblige les Allemands à se retirer, abandonnant 4 morts et un blessé. Le même jour, il rejoint le Capitaine Frémault qui, avec des gendarmes cyclistes, une auto-mitrailleuse et une compagnie de volontaires, poursuit une troupe de 100 cyclistes accompagnés de deux mitrailleuses montées sur des autos ordinaires. Cette fois encore, l'apparition de Chadoir et de son escadron sur le flanc de l'ennemi oblige celui-ci à fuir, laissant un prisonnier. Ce dernier est trouvé porteur d'un étrange brassard portant sur une face les couleurs allemandes et sur l'autre les couleurs belges.

Le 6, la garde à cheval de Liège, qui s'était déjà couverte de tant de gloire avec des moyens si restreints, était renforcée par une auto-mitrailleuse commandée par le Lieutenant Oor, des Grenadiers, dont la vaillance n'avait rien à envier à celle des Liégeois, qui allaient être, pendant quelques jours seulement, ses camarades de combat.

Le jour même, Chadoir, en reconnaissance à Vive-Saint-Eloi avec son escadron, apprend qu'une colonne de 2.000 hommes est signalée à 20 kilomètres de là, vers Sweveghem.

Avec Oor et 13 de ses cavaliers répartis dans 3 autos, Chadoir file vers l'endroit désigné et s'arrête à 800 mètres du village d'où sortent de la cavalerie et de l'infanterie. Oor s'avance seul sur la route avec sa mitrailleuse, tandis que les cavaliers dissimulés dans un fossé tirent sur les groupes ennemis qu'ils tiennent sous leur feu pendant 20 minutes, jusqu'au moment où leur retraite est menacée d'être coupée par une troupe qui est parvenue à gagner leur flanc.

Chadoir et ses hommes se retirent, rejoints par Oor, qui de son côté a mitraillé l'ennemi à courte distance et qui ramène une auto allemande dont il a tué tous les occupants et qui contient encore un cadavre, à titre de témoin.

Le 7 octobre eut lieu le combat d'Eedemolen, où Oor et la garde à cheval de Liège eurent une nouvelle occasion d'affirmer leur bravoure, et dont nous raconterons les péripéties plus loin, parce que d'autres unités y prirent part.

Le 9, nouvelle reconnaissance vers Courtrai avec l'auto-mitrailleuse de Oor et nouvelle rencontre à Watermeulen (hameau de Heule) avec une patrouille de 15 hommes, dont 4 sont tués et les 11 autres blessés et ramenés à Gand sur des charrettes. Tous les chevaux sont pris ou tués.

Rencontres encore les 10 et 11 octobre pendant la retraite précédant le licenciement de la garde civique.

L'odyssée de la garde à cheval de Liège dans les Flandres était terminée. Elle avait duré 42 jours.

Tous ceux qui en avaient vécu les enthousiasmes et les dangers s'engagèrent plus tard dans l'armée de campagne, dont ils suivirent dès lors les destinées.